

Du même auteur

Auto-édition

Le phénix de Madore, livre numérique, 2016

Une toile de montagne, livre numérique, 2017

Le cycle de l'œuf, Saison 1 - Épisode 1, livre numérique 2018

Le cycle de l'œuf, Saison 1 - Épisode 2, livre numérique 2018

Le cycle de l'œuf, Saison 1 - Épisode 3, livre numérique 2018

Le cycle de l'œuf, Saison 1 - Épisode 4, livre numérique 2018

Le cycle de l'œuf, Saison 1 - Épisode 5, livre numérique 2018

Chez L'Ivre-book

Le désert rouge, livre numérique, 2016

L'Enfant des ronces, livre numérique, 2016

J.E. BRIFFA

Le désert rouge

De vapeur et de sable

- Steampunk -

Illustration : Vael

© 2018 Jérôme Perrin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays pour l'édition papier.

www.jebriffa.com

Cette oeuvre dispose d'une bande son originale composée par Rémi Labroche.

©2018 Tous droits réservés

Couverture : Vael

©2016 Tous droits réservés

Utilisée avec autorisation.

Imprimé en France

Dépôt Légal : Novembre 2018

ISBN 978-2-919764-02-0

12 EUROS TTC

Ce livre a été antérieurement publié au format numérique aux éditions l'ivre-book.

<http://www.livre-book-63.fr/>

Édition numérique

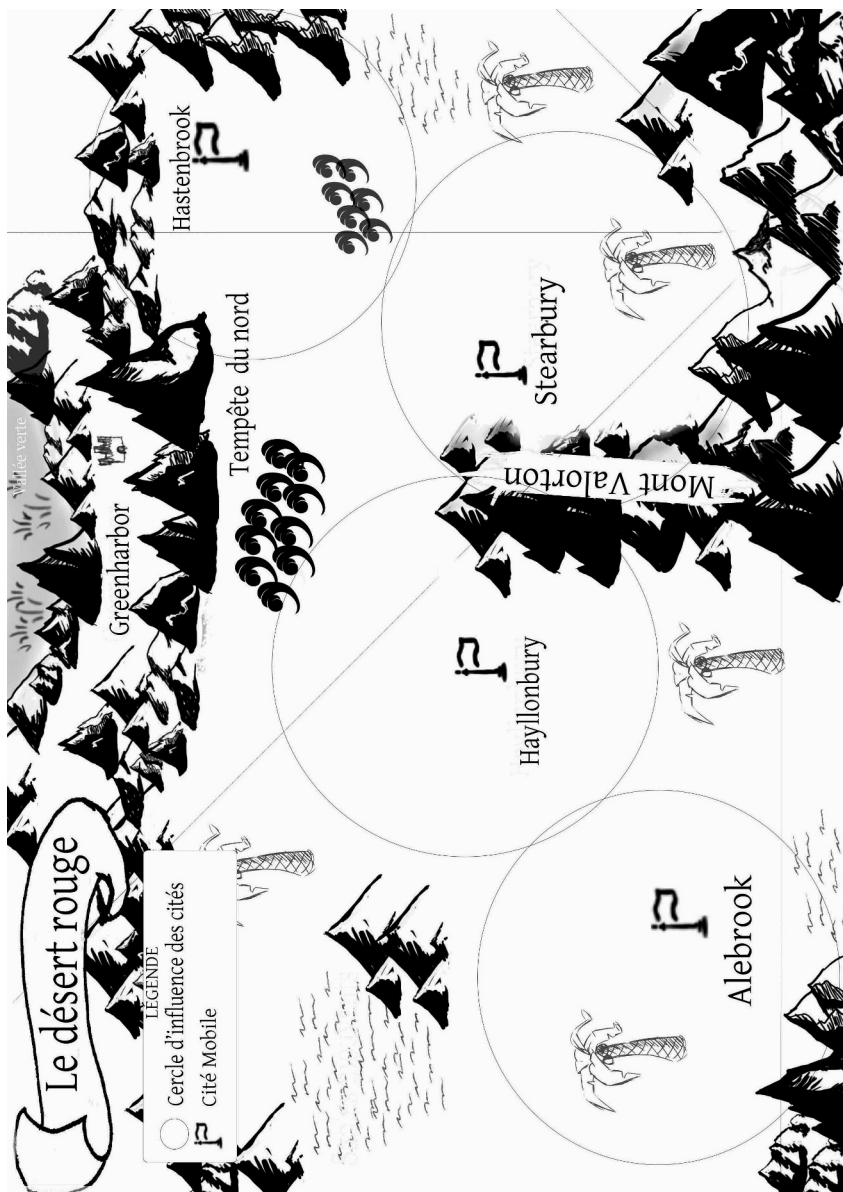
Imaginarium Steampunk

Coll. dirigée par Sébastien Tissandier

Éditions L'ivre-Book, 2016

ISBN 9782368923696

J.E. Briffa a grandi à Caen où il découvre très tôt, grâce à sa mère, les classiques de la SFFF : Aldous Huxley, Issac Asimov, Frank Herbert, George Orwell, J.R.R Tolkien, HP Lovecraft. Science-Fiction, Fantasy, Fantastique, Horreur, Steampunk, J.E Briffa ne se contente pas d'un seul univers et n'hésite pas à mélanger les genres. Chez lui, l'imaginaire a mille visages.



I

Il s'étendait à perte de vue de tous les côtés. Nulle crête, nulle aiguille perdue ne brisaient l'horizon monotone du désert Rouge. Cet espace houleux et balayé par des vagues de poussière carmin qui vous brûlent les poumons. Cette immensité aride, sèche et ingrate renfermait bien des écueils pour les hommes qui en avaient fait leur domaine depuis plusieurs siècles maintenant.

Les turbines de l'aéronef ESL-4 de la compagnie *EmberSky Line* tournaient à plein régime avec un bruit monotone. Les dizaines de petites cheminées disséminées de chaque côté de la carcasse métallique crachaient leurs nuées blanches comme un métronome. Volant à une centaine de mètres au-dessus du sable, l'appareil de fer se déplaçait grâce à la vapeur. Un ingénieux système de pompes et de pistons récupérait une partie de la fumée et la condensait pour la réintroduire dans le moteur, ce qui limitait la quantité d'eau nécessaire pour un long voyage. L'ESL-4 filait en direction de *Stearbury* que ses capteurs avaient détecté à l'est. Il naviguait à sa vitesse de croisière et le

capitaine estimait l'arrivée pour le lendemain si tout se passait bien.

Les pilotes, confortablement assis dans des fauteuils rembourrés, regardaient vaguement leurs instruments de bord. Parmi ces derniers, un radar indiquait la direction et la distance relative de la cité mobile de *Stearbury*.

Le radar principal clignota en rouge pour signaler des intrus. Le commandant ordonna à son second de vérifier les alentours. L'homme jeta un œil dehors par le biais de plusieurs hublots avant de se figer sur un cri d'effroi. Le commandant repoussa son siège en cuir et se plaça près d'une vitrine qu'il nettoya d'un revers de gant.

Deux petits avions, des triplaces, se positionnèrent autour de l'aéronef. Ils laissaient derrière eux un sillage de panache blanc. Leurs hélices les propulsaient à une allure supérieure à celle de leur cible. Les passagers masqués lancèrent de grands grappins qui se calèrent entre deux bastingages en fer. Quatre d'entre eux entreprirent l'ascension risquée jusqu'à l'appareil en vol, suspendu seulement par le fil tendu. Ils enjambèrent des poutres en métal, brisèrent l'une des vitres avec leurs pistolets et s'engouffrèrent dans le premier wagon de L'ESL-4 à la surprise des voyageurs.

Les assaillants portaient des chaussures cramponnées, des pantalons et vestes marron, la plupart déchirés, et un bandana qui masquait leurs visages. Ils remontèrent de voiture en voiture, et de cabine en cabine, obligeant, sous la menace d'une arme à feu, les hommes et les femmes à se délester de leurs bijoux, montres à gousset, et bien sûr de l'argent. C'était des pièces de zinc noires arrondies avec un ou plusieurs petits trous, ce qui permettait d'en connaître la valeur. Chaque trou réduisait la valeur de la monnaie.

Assis par six dans les compartiments, les passagers étaient bien habillés avec pantalon, veste, gilet et chapeau haut de forme. Les sièges matelassés offraient son lot de couleurs criardes qui allaient bien avec la

mode du moment. L'aéronef s'ébranla, tracté par les triplaces de chaque côté. La secousse surprit les voyageurs, ballottés les uns contre les autres. L'un d'eux pourtant resta stoïque. Il se démarquait singulièrement, son visage était dissimulé derrière un masque de fer quelque peu effrayant. À la place des yeux on trouvait deux ronds crénelés dorés et une bande rouge striait le masque noir au niveau de l'œil droit. Près de chaque joue, une petite excroissance courbe agissait comme un filtre à poussière et des engrenages décoratifs se superposaient jusqu'aux oreilles.

Les autres voyageurs savaient précisément que cette personne masquée servait le Baron Ambrose Walter Cappel, l'homme qui régnait sur la cité mobile de *Stearbury*.

Le tumulte dans le wagon supérieur inquiétait les passagers qui entendaient les pillards se rapprocher sans savoir réellement ce qui se tramait. L'homme au masque ne semblait pas du tout paniqué. Puis la porte s'ouvrit avec fracas sur une mine patibulaire. Quelques secondes de silence s'écoulèrent, un mélange d'appréhension et de surprise.

Une tension croissante et palpable.

Le pillard semblait assez jeune, peut-être n'avait-il pas dépassé la majorité. Il se dandina joyeusement, un grand sac dans la main droite, un revolver qui fumait dans l'autre, invitant les gens à remplir sa besace de cuir. L'odeur de la poudre était forte et indiquait qu'il avait fait usage de son arme récemment. Une peur sincère s'empara des voyageurs.

— Allez, les bourgeois, on donne aux mendiants, on partage un peu les richesses.

Les pirates de l'air attaquaient rarement les vols commerciaux, mais ces derniers temps, on en recensait de plus en plus. Malgré cela, la compagnie *EmberSky Line* avait continuellement refusé d'embarquer des forces de l'ordre ou d'engager des mercenaires pour assurer la sécurité des passagers, car ça engendrait des coûts non négligeables qui

augmenteraient les prix. Ainsi la compagnie pouvait se targuer d'être moins chère que ses concurrents.

Le pillard se délecta un instant de son effet. Mais il remarqua que l'un des passagers l'ignorait totalement. Il s'approcha alors de l'homme masqué qui ne réagissait pas, contemplant toujours l'étendue sableuse.

— T'as pas entendu ce que j'ai dit ?

Pas de réponse.

L'une des passagères tendit un cabas de cuir marron. L'homme fouilla à l'intérieur et dégagea une pièce de métal noir qu'il porta à ses yeux. Il la fit tourner et constata avec joie qu'il n'y avait aucun trou.

— Ho, purée les gars, regardez ce que j'ai chopé. Un Pallade pur ! cria-t-il.

— Je t'avais prévenu que les bourgeois se trimbalaient toujours avec un paquet d'argent sur eux, répliqua une voix au loin.

La femme éprouva une gêne et le brigand lui renvoya au visage le sac en cuir. Puis il fixa du regard le voyageur avec le masque de fer. Celui-ci avait toujours le regard plongé vers l'horizon vermeil. Le pillard, agacé, poussa le chapeau qui surmontait la tête masquée.

— Enlève ça que je vois mieux qui t'es. Et aboule les Pallades que t'as.

Le voyageur se détourna lentement de la vitre. Le visage du jeune pirate se décomposa quand il réalisa de qui il se moquait.

— Merde.

Une détonation retentit.

La balle fusa et perça le corps du pirate. Le sang éclaboussa les murs et certains passagers. Il recula et tomba à la renverse au milieu de la rangée de sièges. Les passagers quittèrent la cabine à toute vitesse dans une cohue de cris. Quand le voyageur au masque de fer se leva, le canon de son pistolet aux reflets dorés fumait.

Dans le wagon, le bruit de pas lourds et rapides alerta l'homme au

masque. Il déclipsa un loquet sur son arme posée à côté de lui et appuya sur un petit bouton. Le fourreau mécanique se rétracta et laissa apparaître une épée longue, le genre de relique que l'on trouvait uniquement dans les musées. Quand les pas se rapprochèrent suffisamment, il jaillit du compartiment et fendit le corps du brigand qui courait dans sa direction. Il mit le plat de son épée devant son visage et para un coup de revolver. Il répliqua immédiatement en tirant une salve qui abattit un autre pirate. Il remonta les wagons, un par un, d'une foulée déterminée, tuant toujours avec efficacité les pillards qu'il croisait sur son chemin. Derrière lui, les passagers du train s'empressaient de récupérer leurs objets de valeur sur les cadavres frais.

Une nouvelle détonation retentit derrière lui.

— Jak !

Le voyageur masqué se retourna prêt à abattre son arme. Il découvrit un nain à la barbe de trois jours et à la moustache affriolante, aux cheveux bouclés et aux yeux marron. Il se tenait sur le pirate qu'il venait d'abattre avec son pistolet dont le barillet semblait presque aussi large que lui.

— Que les nobles se fassent détrousser ne me pose aucun problème, expliqua-t-il, mais je ne veux pas qu'on me réveille pendant ma sieste. Celui-là s'apprêtait à t'attaquer dans le dos. Pas très loyal, si tu veux mon avis.

Jak baissa son arme.

— Je te dois la vie, Willy Walken.

— Une de plus. Une de moins. Je ne tiens pas les comptes, précisa le petit homme en balayant le revers de sa main.

Le nain se mit à bâiller bruyamment.

— Je ne savais pas que tu séjournais à *Hayllonbury*, fit Jak.

— Je devais régler une affaire auprès d'un de mes fournisseurs. Et toi ?

— Une mission, répondit-il, évasif. Ce n'est pas le moment de discuter. Il reste encore des pillards.

— Je couvre tes arrières. Juste au cas où.

— Paresseux, soupira l'homme masqué, comprenant que le nain n'avait pas l'intention de le suivre.

Willy offrit un large sourire d'approbation. Il préférait le calme d'un atelier à l'action trépidante d'une chasse à l'homme. Il connaissait aussi les capacités de Jak et ne doutait pas de lui.

L'aéronef se composait de trois coquets wagons et chaque wagon disposait de quatre cabines. Jak parvint facilement au premier wagon et tua un pirate avant qu'il ne réalise que son existence arrivait à son terme. Il se glissa par la vitre brisée et escalada le côté. Il marcha sur une poutre métallique en essayant de limiter le bruit. Il remarqua les crochets et les cordes tendues vers les deux appareils volants de taille modeste, propulsés par une grande hélice horizontale. L'un des pillards qui pilotaient le petit avion tira sur Jak, mais la balle ricocha sur une colonne. Jak ajusta son arme sur le moteur, visible à l'arrière de l'aéronef, et il pressa la détente. L'engin percé, un nuage de fumée s'en dégagea et l'hélice perdit de sa puissance. L'appareil basculait déjà de gauche à droite et de petites explosions retentissaient. Puis il coupa avec son épée la corde tendue qui reliait l'aéronef au planeur.

Il réitéra l'opération avec l'autre aéroplane et regarda les appareils voler en vrille au loin et s'écraser sur une dune.

Une nouvelle détonation résonna, provenant cette fois de la cabine de pilotage qui se trouvait au-dessus des wagons et sous l'énorme ballon de gaz. Jak entreprit l'ascension par l'extérieur. Sa souplesse et son expérience lui permettaient de se déplacer rapidement et avec grâce, d'atteindre des hauteurs sans grande peine. Un moment, il glissa sur une poutre légèrement humide, mais se rattrapa aussitôt. Il souffla et jeta un coup d'œil dessous. Le désert s'étendait à une bonne centaine de mètres

plus bas. L'aéronef avançait à vitesse réduite, porté par les vents. Il banda ses muscles et grimpa un élan puis se hissa sur une longrine en métal. Ses gants noirs lui assuraient une maigre, mais nécessaire, protection même si cela ne l'empêchait pas complètement de glisser.

Il réussit à se positionner dans l'axe de la cabine de pilotage et tourna une petite molette sur son masque. La lunette sur son œil droit était conçue comme une longue-vue. Il remarqua alors l'un des pilotes cloués au sol et deux pirates menaçant le commandant. Il rangea son pistolet et grimpa sur la poutre au-dessus de lui. Il progressa à pas de velours jusqu'à la cabine. Il la contourna et se laissa choir sur un grillage en fer ; le bruit résonna, mais le vent l'étouffa aussitôt. Une petite trappe placée sous le poste de pilotage permettait d'évacuer rapidement en cas de problème ou d'attaque. Il tenta de l'ouvrir, mais elle était anormalement scellée. Le cliquetis mécanique alerta les pillards. Il pouvait entendre leur conversation.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des ennuis sans doute. Va voir et dépêche-toi. Toi, manœuvre vers la droite. On ne va pas à *Stearbury*.

Les brigands ne désiraient pas simplement l'argent des riches. Ils comptaient aussi détourner l'aéronef. Une entreprise concurrente à la *EmberSky Line* voulait sans doute récupérer le transporteur et tous les secrets qu'il contenait. Il existait plusieurs cités mobiles dans le désert rouge et plusieurs compagnies aériennes de transport. Mais chacune ne desservait que deux cités et chaque appareil était construit différemment bien qu'ils utilisent tous la vapeur.

Jak se cacha dans l'ombre des croisillons. Il repéra rapidement le pirate de l'air. Une ceinture de munition barrait une chemise marron et un bandana rouge masquait son visage. Il portait un large chapeau gris à bande noire. L'homme marchait sur le grillage avec précaution tout en tenant son couvre-chef. Un mauvais pas, et le vent se chargerait de

souffler le corps vers le désert, une centaine de mètres plus loin. Et si, par chance, il survivait à sa chute, le sable et les animaux sauvages ne lui laisseraient pas le loisir de vivre très longtemps.

Il s'avança à allure rapide sur les poutres. Le bruit métallique ricochait sur les parois. L'homme tira plusieurs salves et Jak riposta, mais son arme s'enrailla et il jura.

— Je ne sais pas qui tu es, mais tu es mort, grogna le pirate. Personne ne s'attaque à nous impunément.

Le voyageur masqué le laissa parler et en profita pour suivre ses mouvements au son. Il se déployait silencieusement de poutre en poutre au-dessus lui, cherchant le meilleur endroit. Il cala ses pieds et se laissa pendre. Quand le pillard passa à proximité, il balaya son épée comme une faucheuse et celui-ci s'écroula en un gémissement rauque. Il poussa le corps vers le vide et rejoignit le cockpit. Il frappa deux coups sur la porte et disparut au-dessus. Il retint sa respiration et se prépara mentalement.

Quand le dernier pillard ouvrit la cabine, il jaillit du linteau les pieds en avant et s'engouffra dans le poste de pilotage. Le pirate gémit et glissa sur le sol et lâcha son arme. L'officier se jeta dessus, mais l'assaillant se releva et lui envoya un crochet au visage. Il récupéra son arme et visa l'intrus.

Jak évita un tir et fondit sur le brigand avec une vitesse incroyable. L'homme n'eut pas le temps de tirer une seconde fois, une lame perça son corps et la main de Jak bloqua le percuteur. Les deux hommes se toisèrent. Le bandit fixait le masque effrayant et bientôt son visage se déforma de douleur. Il devint livide. Les yeux clos, son corps prit de la masse comme s'il s'effondrait sur lui-même. Jak retira son bras, appuya sur un bouton au centre de sa garde et le fourreau mécanique réapparut, sous l'œil interrogateur du pilote. Le pirate tomba lourdement au sol dans une flaque de sang.

Le pilote fit un pas en arrière, craignant de subir le même sort, mais il reconnut le masque de et comprit qu'il l'avait sauvé. L'homme se redressa, son visage s'éclaircit.

— La Compagnie *EmberSky Line* vous doit une fière chandelle, affirma-t-il en s'inclinant de façon protocolaire.

— Votre collègue est mort, vous pouvez piloter seul ?

Il jeta un œil aux cadavres qui jonchaient le sol de la cabine.

— Je suis le commandant, déclara-t-il en lui montrant ses épaules.

— J'avais pas vu, confessa Jak. Combien de temps avant l'arrivée à *Stearbury* ?

L'officier examina le tableau de bord. Un imbroglio de tubes, d'écrans, de manivelles et autres tuyaux renversés semblaient se battre pour obtenir une place. Jak ne comprenait rien à toutes ces choses contrairement au nain Willy Walken, ingénieur de son état. Un petit point lumineux clignotait sur une sorte de radar. Le commandant actionna une manivelle et le point se rétrécit. Un son aigu mécanique résonna quelques instants et une feuille de papier émergea d'une fente. Le commandant la récupéra et livra sa conclusion.

— Dans quelques heures, s'il n'y a pas d'autre attaque.

L'homme sourit sous son masque, mais l'officier ne le perçut pas. Il quitta la cabine sans mot dire et retourna dans les wagons. La tension était enfin redescendue. Il marchait à travers l'étroit corridor recouvert d'une tapisserie de mauvais goût. Certains applaudissaient sur son passage ; d'autres évitaient de croiser son regard. Il s'arrêta près d'un petit garçon qui singeait un combat avec un pirate. Il posa simplement sa main dans ses cheveux d'or et le visage du garçon s'illumina. D'extérieur, il restait indifférent à leur vacarme, mais au fond de lui cette petite reconnaissance valait tout l'or du monde.

— On dirait que ta veste longue a été salement amochée. Je connais un bon couturier qui pourra t'en faire une toute neuve, suggéra Willy

Walken en le voyant arriver.

— Je demanderai au Baron.

— Ah oui...

Les deux compagnons s'installèrent dans l'une cabines.

— Tu t'es occupé des autres pirates ? demanda Jak.

— Ouai, comme d'hab. Ce ne sont plus que de la viande pour Qamarloth.

— Je sais que c'est le protocole, mais ça me gêne un peu.

— Bah, ils l'ont bien cherché si tu veux mon avis. Fais voir ton revolver.

Jak lui montra son arme, un pistolet marron aux motifs dorés et à la crosse renforcée.

— Il s'est enraillé.

— C'est bien ce que j'avais cru remarquer, lui reprocha le nain.

Willy prit l'arme dans ses mains avec étonnement, ouvrit le barillet et remarqua qu'il avait tiré six balles. Il restait une cartouche. Willy avait lui-même confectionné le revolver à sept coups, employé par les unités d'élite du Baron Ambrose Cappel. Il caressa sa moustache, se donnant l'air de réfléchir.

— Je t'arrangerai ça à mon atelier à *Stearbury*. Il doit y avoir un défaut quelque part.

Son regard s'arrêta sur le fourreau qui barrait le dos de Jak.

— Pourquoi gardes-tu cette antiquité ? Toi seul utilises encore une épée quand tous les autres font régner la loi avec la poudre. Tu devrais la mettre dans un musée et vivre avec ton temps.

Jak resta silencieux et s'allongea sur une banquette.

— Réveille-moi quand on arrive !

II

Juchée sur d'énormes chenilles multidirectionnelles, la cité mobile de *Stearbury* balafrait inlassablement le sol poussiéreux du désert depuis aussi longtemps que l'on pouvait s'en souvenir.

Large de plusieurs centaines de mètres, la ville ressemblait de loin à une montagne circulaire de fer aux couleurs chaudes. Elle semblait baignée dans une vive lumière, posée sur un plateau de métal. Un épais nuage, constamment alimenté par les vapeurs des moteurs, s'étirait au-dessus de l'immense clocher qui culminait à plus de deux cents mètres et donnait l'impression à la fois d'écraser la métropole et de vouloir toucher le ciel de son aiguille. De près, elle s'apparentait à un amas, plus ou moins ordonné, de cloches jaunes entourant une épine sur un éperon de gris. Chaque niveau était cerclé par de larges murailles qui rappelaient les anciens temps.

Stearbury accueillait tout type de population. Les bourgeois s'occupaient de diriger les entreprises de la ville. Les marchands vendaient les matières premières qu'ils achetaient aux autres cités mobiles. Les ouvriers suaient corps et âme pour que cette grande

machinerie, cette bête mécanique incroyable, fonctionne sans arrêt. Certains nobles parlaient de « rats » pour désigner les pauvres et les mendiants. Ceux qui ne vivaient pas dans l'une des trois grandes cités mobiles étaient considérés comme des pirates. Survivre seul dans le désert relevait d'un défi impossible. Les gens préféraient mendier dans une ville plutôt que finir en repas pour les créatures du désert.

L'aéronef arriva comme prévu à destination sans déplorer de nouvelles attaques. Il posa sa lourde mécanique sur le port de *Salenbourg*, situé à une centaine de mètres du sol dans le quartier éponyme. Les portes des wagons s'ouvrirent sur de larges escaliers automatiques qu'on venait d'installer. Les nobles, dans leurs beaux habits soyeux, propres et impeccables foulèrent le parvis en premier comme s'il avait déjà oublié l'épisode malheureux des pillards. Puis, on débarqua les marchandises que transportait l'ESL-4. La ville de *Hayllonbury* s'était spécialisée dans le tissu et la nourriture gélatineuse de base tandis que *Stearbury* produisait beaucoup de gastronomie luxueuse (les gens se pressent pour goûter du Qabar grillé), de pièces mécaniques, et d'inventions technologiques. *Stearbury* disposait également de la meilleure unité d'élite et certains ont souvent craint que la ville cède à la guerre pour s'emparer des autres cités mobiles. Jak contempla les différents bourgeois quitter la place à bord de la calèche. Sa position chez le baron Ambrose lui donnait un certain nombre de privilèges, mais jamais il n'en aurait autant que les nobles. Il n'était qu'un simple soldat.

— Je prends ton arme, annonça Willy Walken. Passe au labo demain matin. Ce soir, je suis convié à une fête chez Madame de Grisord.

Jak chassa ses pensées et tendit son revolver.

— Elle doit aimer les petites choses, ajouta-t-il pour le taquiner.

— Un gentleman reste un gentleman, qu'importe sa taille. Tu devrais prendre exemple sur moi parfois. Tu ne trouveras jamais personne,

surtout si tu gardes constamment ce masque affreux. Ton visage mériterait sans doute de sentir de temps en temps l'effleurement d'un rayon de soleil ou mieux, la caresse d'une main douce.

Willy venait de mimer le mouvement en prenant la main de Jak.

— Fais juste ton travail, répondit l'autre. Je passerai le récupérer dans l'après-midi.

Il laissa Willy un brin énervé. Les rues de la ville fourmillaient d'activité. Le soleil se réverbérait sur les grandes maisons rondes avec leur toit en coupole, mais la luminosité ne le gênait pas grâce au masque qu'il portait en permanence. Depuis qu'il était enfant, le baron lui avait interdit de l'enlever. Les rares fois où il avait défié le chef de la ville, il avait rapidement regretté son geste. Ce masque constituait une seconde peau. Aujourd'hui, il l'appréciait plus que son vrai visage. Il lui permettait de dissimuler ses émotions.

Les gens se déplaçaient à l'aide de petits vélos pour certains, de chevaux pour d'autres et de carrosses pour les plus riches. Jak s'émerveillait à chaque fois de voir à quel point la cité rayonnait de vie et d'amour. Un constat amer. Il aurait bien aimé retrouver ce sentiment chez le Baron. Il surpassait les autres dans tous les domaines, mais jamais son père adoptif n'avait montré de fierté quant à ses missions accomplies pourtant avec brio. Le Baron l'avait recueilli dès son plus jeune âge et il l'avait élevé comme son fils, mais un fils rebut. Il restait, à ses yeux, seulement un membre de l'unité d'élite.

Jak voulait marcher et profiter de l'ambiance de la ville. Son séjour à *Hayllonbury* avait été nettement plus mouvementé. Bien plus austères, les gens n'aimaient pas trop les étrangers là-bas. Ici, l'ambiance bon enfant offrait une véritable bouffée d'air frais. L'artère principale du niveau trois baignait dans la convivialité, mais aussi dans le luxe. Nul mendiant ne demandait la charité, mais cela n'empêchait pas la police de patrouiller régulièrement. On les reconnaissait facilement à leur

démarche cavalière, leur uniforme ocre et marron qui mixait armure de fer à l'ancienne, veston et pantalon, leur fusil à double canon, leur masque sombre et leur capuche. Jak avait toujours trouvé leur déguisement un peu ridicule. Son masque à lui n'était pas un artifice pour effrayer même s'il en avait joué plus d'une fois.

Il regrettait cependant le manque de verdure. Les seuls arbres de la cité poussaient enfermés dans de grandes serres activement protégées. Aucune fontaine n'agrémentait les places rondes de leur flot ininterrompu. Indispensable pour les hommes, nécessaire pour mouvoir la cité, l'eau constituait la ressource la plus précieuse de la ville. Le prix de l'or bleu, jugé excessif par certains, entraîna la création d'une organisation appelée le Culte de l'eau qui œuvrait pour que cette denrée vitale devînt gratuite. De nombreuses affiches réclamant l'ouverture des vannes et la fin de la mobilité de la cité tapissaient les murs ocre de *Stearbury* dont la moitié avait été déchirée. Selon le culte de l'eau, l'or bleu devait profiter aux habitants et non à la ville.

Jak restait perplexe devant ce problème. La cité restait constamment en mouvement en raison des monstres de sable qui parcouraient le désert et qui attaquaient les proies immobiles et faciles.

Le jeune homme arriva enfin près de l'immense clocher. Les gardes se mirent au garde-à-vous et le laissèrent passer. Il ouvrit un large grillage et se plaça sur une petite plateforme. Il appuya sur un bouton à côté du chiffre cinq et la cage s'ébranla. Les ingénieurs avaient nommé ça un ascenseur. Il évitait ainsi de se fatiguer à monter des dizaines de marches.

La grande villa du Baron se situait au niveau trois, adossée à la façade est du clocher élané. Une merveille d'architecture, de luxe et de couleurs affriolantes. L'intérieur ne manquait pas de charme. Jak salua les domestiques qui lui lancèrent un sourire aimable.

Il trouva le baron Ambrose Cappel assis devant un magnifique orgue,